

CRITIQUE | 3 septembre 2012

Venise en quête du bien commun

Par ANNE-MARIE FÈVRE



Exposition. La treizième biennale internationale d'architecture a ouvert sous le thème de «Common Ground» et tente de rompre avec l'archi star-système de ces dernières années.



Le projet japonais «Maison commune» pour les victimes du tsunami a reçu le Lion d'or des pavillons nationaux. - © The Japan foundation

- A + |

En alternance avec le grand raout consacré à l'art contemporain, la Biennale internationale d'architecture de Venise se confronte à une question récurrente: faut-il montrer les bienfaits (ou méfaits) de l'architecture de manière pédagogique ou mettre en scène concepts et recherches qui la nourrissent sous forme d'installations artistiques? Car ce rendez-vous international de la profession, des concepteurs stars aux étudiants, n'est pas un congrès, c'est aussi un panorama mondial de la discipline ouverte pendant trois mois au public, 200000 visiteurs ont été accueillis en 2010. La treizième

édition de la manifestation oscille entre laboratoire international de la pensée et exemples concrets très nationaux.

Le commissaire, l'architecte britannique David Chipperfield, a mis sérieusement à contribution ses confrères, mais sur un thème si général: «Common Ground»! «Commun», mot pertinent à redéfinir, notion si oubliée face à la culture dominante du non-partage. «Common » qui sonne comme un «Come on», «venez», mettons-nous au travail! Mais «ground» (on pense inévitablement à Ground Zero à New York) fut interprété de cent manières différentes: territoires, fondements, fondations, terre, fondamentaux. Comme un terrain vague, riche d'herbes folles expérimentales, de sédiments du passé, de délaissés à reconquérir. Il y a là une volonté louable chez Chipperfield de rompre avec l'archi star-système, de dépasser formes ou styles des bâtiments, de ne plus crier au génie créateur mais d'appeler au talent individuel mis au service de valeurs communes, d'actions sociales et politiques, dans un espace public qui serait plus partagé, plus humain. Cette biennale baigne évidemment en pleine crise financière et immobilière, elle rôde et érode de Grèce en Espagne, et la manifestation reflète aussi sa propre crise d'identité: «C'est difficile d'être un architecte, de redéfinir sa place dans la société», constate Chipperfield.

Col Mao. A la Corderie de l'ancien arsenal, l'exposition «Common ground» ressemble donc à un patchwork diversifié de réponses. Parmi 69 présentations denses, c'est le groupe Urban Think Tank & Justin Mc Guirk (anglo-vénézuélien) qui a reçu le lion d'or du meilleur projet. Pour un restaurant populaire, installation évoquant la Torre David, célèbre tour de bureaux de Caracas, inachevée, mais entièrement réinvestie par des habitations informelles. Le Britannique Norman Foster nous inonde lui de sons, de mots et de noms, références qui ont présidé à la création de nos cités. Et d'images de places publiques de rassemblement, du printemps arabe aux émeutes de Londres. Les Suisses Herzog et De Meuron, en exposant comment la presse allemande a violemment vilipendé leur projet de philharmonie à Hambourg, évoquent là «les forces invisibles, médiatiques, politiques, qui contraignent l'architecture. Des polémiques bien partagées. Les Londoniens du groupe FAT abordent la question de la copie et de la reproduction, le Britannique Caruso Saint John celui du pastiche.

Est également projeté un court film de Wim Wenders, mini-portrait du Suisse Peter Zumthor. Dans la petite agence située dans les montagnes suisses, on voit déambuler l'architecte de 69 ans, en large chemise à col Mao. Le lauréat du Pritzker 2009 étant un modèle d'ascèse, la caméra de Wenders s'égaré quelque peu en l'érigeant comme un «modèle à suivre pour toutes les disciplines». Contradiction plus horripilante, loin du vivre ensemble revendiqué, une salle est entièrement consacrée à la diva irako-britannique Zaha Hadid, exacerbant son ego peu commun.

Dans ce dédale, ce sont les photos de l'Allemand Thomas Struth, «Unconscious Places», qui créent une ligne de continuité et de respiration. De Francfort à Pyongyang, il démontre avec force l'effet que peuvent avoir les édifices sur les paysages urbains et suggère la dimension sociale de l'architecture.

Côté compétition des pavillons nationaux (55 pays invités), c'est le Japon qui a reçu le lion d'or. Y sont exposées les maquettes, études et concertations du projet «Maison commune» pour les victimes du tsunami. Ces jolies huttes primitivo-contemporaines, séduisantes, ont fait l'unanimité, face à l'urgence de la catastrophe. Pas comme le pavillon russe «i-City» qui a ses ultra-fans et ses ultra-détracteurs. Chaque participant se voit remettre une tablette tactile pour vivre une expérience. Les murs et la coupole du lieu sont couverts de QR codes. On peut ainsi lire des centaines de projets, explorant plusieurs pôles comme l'énergie, l'espace, le nucléaire, la science, dont le projet Skolkovo, sorte de Silicon Valley près de Moscou, et des anciens lieux secrets de l'URSS. Nul doute que l'iPad est devenu un vecteur d'échange mondial. La Russie joue la transparence et la technologie spectaculaire, en dématérialisant à fond. Mais quand on voit trop, on ne voit plus rien.

Les Canadiens explorent la question des migrations de populations, les Américains rendent compte de 124 interventions urbaines spontanées menées avec des associations d'habitants. Les Anglais ont trouvé «des idées pour changer l'architecture britannique» en rapportant dans leurs pays des expériences menées à Rio de Janeiro ou à Caochangdi près de Pékin. La Chine se penche sur la signification de «l'origine», question à repartager. La Pologne fait bien vibrer le son et le bruit que peut capter un bâtiment, la Grèce se rebiffe un peu contre la crise en montrant des appartements d'Athènes, l'Angola cherche son modèle urbain lié au développement durable. Et Israël s'autocritique en se présentant comme le porte-avions culturel de l'Amérique depuis 1973.

Scolaire. Régulièrement, le pavillon français est raillé. Yves Lion n'y échappe pas. Sa présentation «Grands & Ensemble» de la banlieue Est de Paris affirmant qu'«aucun territoire n'est désespéré» (lire «Libération» du 27 août) reste très hexagonale. La scénographie est scolaire, l'immense plan relief de ce territoire n'accroche pas d'emblée le visiteur. «En quoi la terra incognita de Marne-la-Vallée pèse-t-elle face aux urgences du monde?» lit-on sur le site Archicool. Un cinéaste, égaré de la Mostra du Lido, faux Candide provocateur, réplique: «Vous dites que cette exposition française n'a pas sa place à Venise, elle a donc sa place à Venise.» A la biennale, on préfère les favelas de Rio, les rizières du Japon, les inventions nordiques, le sauvetage du Groënland à nos pauvres cités, sujet pourtant essentiel qui devrait pouvoir inventer un mode d'expression plus universel.

Les concepteurs hexagonaux sont peu convoqués dans l'exposition de Chipperfield, il n'y a guère que Rem Koolhaas et son équipe de l'OMA qui exhument et revalorisent de beaux fleurons de notre architecture moderne à vocation sociale, comme le centre administratif de Pantin (Seine-Saint-Denis) de Jacques Kalisz (1963-1973).

En dehors de la biennale, la présence française était assurée par la fondation que Jean-Michel Wilmotte installe dans la Sérénissime, par le projet (très polémique!) de tour géante griffée Pierre Cardin et par l'exposition de l'agence Moatti et Rivière sur leur réhabilitation du premier étage de la tour Eiffel. Mais aussi par le lancement du deuxième numéro d'une bonne revue, dirigée par Philippe Chiambaretta, «Stream». Ils impulsent là un courant revivifiant.